

CD événement, annonce. Jean-Nicolas DIATKINE, piano : CHOPIN. Sonata n°3, 24 Préludes... (1 cd Solo Musica)

Sur un Steinway D, au large spectre sonore, à la fois puissant et détaillé, (aigus et graves à égalité, la prise de son sublimant même le toucher du pianiste des plus inspirés), Jean-Nicolas Diatkine signe ici un nouvel album totalement convaincant.

Comme son Liszt précédent, ce nouvel opus Chopin, – aux œuvres pourtant tant de fois abordées et écoutées (Préludes, 3ème Sonate,...) éclaire le jeu magicien d'un orfèvre du clavier, dévoilant toutes les émotions présentes dans l'écriture chopinienne, sans en privilégier l'une plutôt que l'autre ; c'est dans cette éloquence équilibrée qui éclaire chaque pièce que l'intensité et l'hypersensibilité de Chopin triomphent ici ; frère de Schubert dans ses accents intimes ; frère tout autant de Beethoven, tant le pianiste sait tout en détaillant, souligner la puissance architecture de chaque morceau. Avec, marque personnelle, une vitalité joyeuse, une irrépressible énergie qui est feu et exaltation simultanément.



Le programme est d'autant plus délectable qu'il s'avère généreux, ajoutant aussi les fabuleux 24 Préludes ... Le pianiste a souhaité ainsi revenir aux sources de la prononciation chopinienne, en particulier retrouver ce naturel chantant que Chopin tentait de réinvestir sur le clavier en écoutant les chanteurs... Phrasés, respiration, ... l'interprète

soigne chaque élément d'une langue comme régénérée. A la suavité simple des mélodies, qui jaillissent entre intimité et tendresse, Jean-Nicolas Diatkine souligne tout autant la clarté de la structure et ce festival de spontanéité qui semble électriser les 24 Préludes...

La maturité à la fois crépitante et tendre du pianiste signe là un enregistrement magistral. **CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023.** Prochaine critique complète à venir dans le mag cd de classiquenews



CD événement, annonce. Jean-Nicolas DIATKINE, piano : CHOPIN. Sonata n°3, 24 Préludes... (1 cd Solo Musica) – Enregistré en Autriche, en avril 2023. CLIC de CLASSIQUENEWS Automne 2023.

CONCERT

Jean-Nicolas DIATKINE en concert

PARIS, Salle Gaveau

Lundi 4 décembre 2023, 20h30

Au programme : **BEETHOVEN** (Sonate n°14 opus 27, Six Bagatelles opus 126), **LISZT** (Sonate en si mineur), **CHOPIN** (Sonate n°3 en si mineur opus 58).

Infos et réservations directement sur le site de la Salle Gaveau :

<https://www.sallegaveau.com/spectacles/jean-nicolas-diatkine-piano-4>

ARTICLES précédents JEAN-NICOLAS DIATKINE sur CLASSIQUENEWS :

ANNONCE concert Liszt à Gaveau (2 juin 2023) :

PARIS, GAVEAU, le 2 juin. JEAN-NICOLAS DIATKINE, piano. LISZT, SCHUBERT, WAGNER... Récital événement autant pour l'artiste engagé, défricheur de l'absolu, capable de fouiller jusqu'au tréfonds de l'œuvre, révélant ses pépites enfouies ; que pour

l'instrument aussi car Jean Nicolas Diatkine joue un piano Schiedmayer de 1916, parfaitement restauré dont le timbre et le format sonore s'accordent au choix des pièces abordées à Gaveau.

Le programme reprend pour une large part les œuvres jouées dans le dernier cd du pianiste : soit plusieurs perles conçues par Schubert et Wagner mais transcrites par le magicien Liszt. La ciselure verbale du lied schubertien, l'extase lyrique wagnérienne sont ainsi sublimées par l'écriture du Liszt transcripteur qui dans ce jeu d'adaptation et de relecture, offre au clavier la possibilité de suggérer tout en finesse. JN Diatkine prend soin de recueillir et respecter à la lettre les indications du transcripteur, en particulier le recours à la pédale qui ne dilue pas le contrepoint ni le relief de chaque voix mais permet de détacher et articuler (staccato de Ständchen de Schubert). Le chant multiple des harmonies gagne en force et en suggestion poétique, d'autant que les plans simultanés sont restitués sans dilution.

Récital de Jean-Nicolas DIATKINE, piano

Jeudi 2 Juin 2022 à 20h30

SCHUBERT, WAGNER

Transcriptions par Liszt

Comment la musique peut dire et exprimer les mots de la poésie ? Jean-Nicolas DIATKINE interroge dans ce programme entre verbe et note, la capacité de l'instrument à parler et à chanter : « la musique prend alors la place des mots dans l'ordre poétique, et le serviteur devient roi ».

Dans les pièces de ce programme qui aborde l'imaginaire de Schubert et de Wagner, Jean-Nicolas Diatkine précise : « Dans ses transcriptions des lieder de Schubert, Liszt a tenu à faire imprimer, au-dessus de la portée, le texte du poème mis en musique. Il donne par ce moyen à l'interprète de précieuses indications sur le phrasé et l'accentuation qu'il désire ».

Illusionniste, Liszt transcripteur opère une sublimation de Schubert et de Wagner en touchant au plus près l'essence des partitions originelles. Au service des opéras de Wagner, leur ampleur et leur puissance onirique comme leur acuité psychologique, le piano de Liszt devient symphonique, à l'écoute des passions des héros wagnériens. Il reste à l'imaginaire du pianiste d'en exprimer la sincérité comme la justesse poétique. Récital événement.

Programme :

Schubert-Liszt : Sélection de mélodies transcrites pour piano
(Dont Le Roi des Aulnes, Marguerite au rouet, Ave Maria, Sérénade...)

Liszt : Ballade n°2

Wagner-Liszt : Transcriptions d'opéras

Le Choeur des Pèlerins (Tannhäuser)

Le rêve d'Elsa (Lohengrin)

L'admiration de Lohengrin (Lohengrin)

La mort d'Isolde (Tristan et Isolde)

La Marche Solennelle vers le Saint-Graal (Parsifal)

VOIR :

<https://youtu.be/ccGdyNl2LTw>

Jean-Nicolas DIATKINE joue Schubert-Liszt : »Auf dem Wasser zu singen »

CRITIQUE CD : LISZT par Jean-Nicolas Diatkine

CRITIQUE CD événement. **LISZT** par **Jean-Nicolas Diatkine**, piano
(1 cd Solo Musica – mai 2022)

Chez Schubert, le pianiste révèle combien le clavier est à la source de la mélodie, il se fait chant lui-même ; les doigts agiles et mobiles expriment littéralement la voix du poète.

Autant que les chanteurs, et fins diseurs dans le cas des lieder, le piano chez Liszt,... chante. Il parle et murmure, aussi suggestif et nuancé que la voix : tel serait le dessein du Hongrois, capable sous le feu acrobatique, d'exprimer au piano



seul, l'âme du verbe schubertien. Difficile de rester de marbre à l'écoute des standards tels « Auf dem Wasser zu singen », « Gretchen am spinnrade » dont le pianiste en phase et d'une flexibilité royale, maîtrisant des phrasés tout en filigrane, fait des bijoux de subtilité et d'énergie sonore. Le clavier nous parle et chante tout autant pour l'Ave Maria, dans le dramatique fantastique d' »Erlkönig «.

Dans le mystère (et la réussite) de ces transcriptions, Jean-Nicolas Diatkine souligne combien l'alchimie lisztéenne engage toute la palette sonore du clavier dont il fait un formidable creuset, jouant de la pédale pour créer ce halo harmonique, sorte de « sfumato », lequel pourtant ne dilue jamais la clarté ni le relief du contrepoint comme de la mélodie. Grâce à l'interprète, le piano de Liszt dessine et brosse

simultanément, il chante et accompagne. Prouesse lisztéenne par excellence et qui ne peut se réaliser que grâce à l'éloquente agilité du pianiste. Qui réconcilie la virtuosité et le cœur ; l'hyperséduction et la sincérité.

JEAN-NICOLAS DIATKINE

transcriptions de Liszt d'après Schubert et Wagner

De la Ballade n°2 de Liszt, Jean-Nicolas Diatkine plonge dans le vaste chaudron narratif d'un compositeur vraisemblablement inspiré par le mythe de Héro et Léandre : de la fureur des vagues écumantes, le piano fait surgir l'amour conquérant du jeune homme, audacieux nageur pour rejoindre sa belle. Puis c'est l'enfer d'une mer déchainée qui entraîne à la mort le trop audacieux Héro. Si bien nommé. Le piano de Liszt, la digitalité liquide et libre du pianiste ressuscite ce tumulte romantique, amoureux et tragique que Wagner saura recycler pour lui-même, piochant ici et là, divers motifs pour son Vaisseau Fantôme... jusqu'à l'ivresse extatique de Tristan (leitmotiv de la mort d'amour d'Isolde) : voilà le creuset lisztéen pleinement révélé, foisonnante inspiration pour Wagner, son futur gendre.

La mort d'Isolde figurant comme un éclat tout aussi intense en fin de programme : subtil et si juste correspondance.

Jean-Nicolas Diatkine souligne combien le piano transcripteur de Liszt n'est pas réduction de la partition originale (orchestrale chez Wagner) mais recreation avec le souffle et l'ampleur de tout l'orchestre : c'est l'imagination et la verve sans limite du poète Liszt, lui-même compositeur qui semble comprendre les enjeux et la vivante activité de la partition wagnérienne. Avec raison, le pianiste parle de l'art lisztéen comme un art de l'illusion ; mais sous ses doigts de magicien illusionniste, l'élan vital, en tension et détente, semble suivre sa propre énergie, révélant à mesure que la

partition se déroule, des trésors de combinaisons sonores... inféodant la démonstration virtuose à l'expression juste voire fulgurante. Aux côtés du rêve d'Elsa (Lohengrin), du chœur des Pèlerins (Tannhäuser), la Marche solennelle vers le Saint Graal impose une vision pianistique originale qui est acte de recreation : Liszt compositeur réagence les éléments de la source wagnérienne, ose de nouveaux enchainements, distingue de nouveaux champs et contrechamps, édifie une spatialisation et un étagement qui bouleverse l'écoute primitive, avec toujours cette pédalisation (précisément notée) que JN Diatkine fait sienne, produisant les mélanges harmoniques, ce sfumato sonore singulier qui est la révélation du programme.

Le choix du piano renforce la pertinence artistique du programme et conforte l'interprète dans son dessein sonore : révéler le sfumato lisztéen, accomplissement pictural qui restitue le génie harmonique et musical de Liszt, à l'égal de Wagner. En particulier grâce au piano Schiedmayer de 1916 lequel permet simultanément de tenir les basses (en usant de la pédale), tout en ciselant à la main gauche, un staccato arachnéen (Ständchen) ou en réalisant des changements harmoniques ; sur le clavier ainsi préparé (par l'accordeur Laurent Bessières et le facteur Stephen Paulello, dernier facteur de pianos en France !), les lignes et les plans sonores restent distinctement audibles, non dilués, perceptibles conjointement dans le laboratoire souhaité, conçu par Liszt le révolutionnaire. En restituant la lisibilité des registres sonores, le clavier choisi dévoile cette quête du timbre voulu par Liszt dans une longueur de son qui emporte et saisit, pour l'auditeur comme pour l'interprète qui avoue être « emmené dans des mondes qui m'étaient jusqu'alors inconnus ». La preuve là encore que l'intelligence d'un pianiste poète accordé à son instrument au service d'une écriture géniale peut produire un miracle. Cet album en est la concrétisation.

CRITIQUE CONCERT

CRITIQUE, concert. PARIS, Gaveau, le 2 juin 2022. Récital de Jean-Nicolas Diatkine, piano : Liszt, transcriptions des lieder de Schubert / extraits d'opéras de Wagner.

On reste saisi par l'intelligence musicale de l'interprète ; sa figure modeste et humble mais son clavier surpuissant et capable de nuances les plus orfévrées. En abordant les transcriptions de Liszt d'après Schubert, Jean-Nicolas Diatkine expose ses talents de conteur enivré, voire halluciné (Gretchen am Spinnrade d'après Goethe dont il exprime jusqu'à l'infini mélancolique, et les aspirations d'une jeune âme envoûtée) ; pour chaque lied sublimé par la traduction pianistique qu'en délivre Liszt, l'écoute se délecte de cadences de rêve mais l'onirisme des phrases n'écarte jamais ce mordant expressif qui fait jaillir sous les doigts, la vitalité du texte initial, les accents des poèmes mis en musique par Schubert. Le pianiste a à cœur de révéler la vitalité intrinsèque et la vocalité parfois âpre de chaque poème : l'élan schumannien de « Rastlose Liebe » (lui aussi d'après Goethe) ; l'extase suspendue de l'Ave Maria, son temps étiré, flottant ; surtout le dramatisme à la fois noir et angélique de Roi des Aulnes (Erlkönig, d'après Goethe). La sincérité dépouillée et toujours chantante des lieder extraits du Chant du cygne (liebesbotschaft, surtout Ständchen...) révèle aussi une écoute particulière centrée sur le clavier dont l'imagination fabuleuse du pianiste fait jaillir des pépites sonores, des phrasés d'une profondeur bouleversante ; le toucher diseur semble recréer chaque mesure dans une intériorité régénérée.

La volubilité technique et l'art de faire chanter le clavier s'accordent en détachant pourtant toutes les voix simultanées... habile gestion de la pédale... gageure ici car l'instrument

(Steinway) n'a pas la technicité ni la beauté des graves du piano Schiedmayer de Stuttgart, spécialement préparé, choisi pour l'enregistrement de ce programme exceptionnel. La capture en studio fait valoir les performances spectaculaires du clavier : ses notes graves remarquables, et médianes jamais lourdes ; ses aigus perlés qui s'envolent et dessinent les arabesques et volutes à l'infini.. Le chant principal redessine l'activité des contre chants : brio et fantaisie pilotent l'essor d'une vocalité pianistique accomplie dont la clé est la mesure, le refus du pathos et d'une théâtralité bruyante, de toute bravoura spectaculaire. Rien n'est joué si n'est audible le sens de son énoncé. La vision poétique est d'autant plus aboutie qu'elle canalise le geste et privilégie l'éclat de la nuance.

Sur son Steinway cependant, le pianiste détache chaque plan sonore afin de ciseler le verbe musical dont il se joue des contrastes, des heurts rythmiques, des nappes harmoniques. Son talent est pictural.

A l'écoute des lieder pourtant sans paroles, le texte et les intentions dramatiques, les abysses psychologiques s'articulent, libèrent la richesse poétique du texte ; les nuances, la profondeur, les scintillements allusives, les paysages schubertiens vaporeux et terrifiants, dramatiques et mystérieux prennent vie (Der Doppelgänger d'après Heine / ultime lied extrait du Chant du cygne dont Jean-Nicolas Diatkine caresse le caractère de gravitas, énoncé comme un long questionnement).

Le piano diseur et poétique de Jean-Nicolas Diatkine

Certes, le piano de Gaveau n'a pas le spectre expressif ni la spatialité dessiné par l'excellent Schiedmayer ; mais ici, les

arrières plans finement dessinés, palpitent, éclaircissant de nouveaux rapport dans l'éloquence d'un discours libéré et comme décuplé, démultiplié, par un geste d'une finesse saisissante, par une imagination ciselée et maîtrisée;

La texture poétique, expressive et si personnelle affirme un tempérament qui pense et re sculpte la musique avec une grâce enthousiasmante. La modestie et la discrétion sont piliers d'une sensibilité musicale littéralement envoûtante.

Puis Liszt s'affirme dans l'immensité de son génie narrateur. La partition au centre du programme dévoile chez l'interprète d'autres somptueuses qualités. Dans la Ballade n°2, poème pianistique aux largesses symphoniques, l'architecture chaotique et terrifiante alterne mouvements souterrains et aspirations éthérées célestes, contrastes saisissants qui cependant développent toute une narration dramatique sur le thème de Léandre et Héro, amants éprouvés, sacrifiés, broyés par la machine océane selon la légende d'Ovide ; ce qui est remarquable c'est la sublimation qu'apporte Liszt, explicité par le jeu de l'interprète ; son regard infiniment tendre pour ses héros et ce don dont il les bénit en exprimant la grâce de leur amour... son piano dit et les gouffres sans fond et le pouvoir immense de l'amour, lequel sublime l'élan des amants dont le pianiste exprime toutes les facettes du sentiment amoureux et tragique.

On invite l'auditeur à revivre cette alchimie poétique en se reportant au cd du programme que les extraits d'opéras de Wagner (Tristan und Isolde, Lohengrin, Parsifal,...) complètent miraculeusement : nouvel album de Jean-Nicolas Diatkine paru en juin chez Solo Musica – CLIC de CLASSIQUENEWS été 2022.

Jean-Nicolas Diatkine est un immense interprète ; son piano murmure et transporte ; sa sensibilité éblouit par sa justesse et sa sincérité. Magistral.

CRITIQUE, concert. PARIS, Gaveau, le 2 juin 2022. Récital de
Jean-Nicolas Diatkine, piano : Liszt, transcriptions des
lieder de Schubert / extraits d'opéras de Wagner.

CRITIQUE LIVRE événement. DANS LES COULISSES DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS, LAETITIA CÉNAC / LAURE FISSORE (Éditions La Martinière)

EXPOSÉ COMMENTÉ, DESSINÉ... Durant un an, l'Opéra
national de Paris a permis à l'auteure Laetitia
Cénac et à l'illustratrice Laure Fissore de
pénétrer dans la fabrique à spectacles la plus
convoitée de Paris : l'Opéra de Paris, à Garnier
et à Bastille. D'où une aventure « au plus près
des métiers et du mystère de la création ».



Le regard souhaite dévoiler l'activité des coulisses et le travail des personnes qui participent à la réalisation des spectacles : opéras et ballets. Laetitia Cénac a déjà signé chez le même éditeur deux ouvrages au même angle critique : Dans les coulisses de la Comédie-Française (2016) et Dans les coulisses de Chanel (2019). On passe d'un service à l'autre, à travers l'œuvre des nombreux métiers complémentaires d'où découle la

magie des spectacles à l'affiche de l'Opéra de Paris. Les illustrations (aquarelles) souvent d'après des photos connues (entre autres d'artistes comme certains danseurs...) complètent ce fabuleux livre d'images et d'explications, organisé à la façon d'un exposé exhaustif ou d'une enquête pas à pas...

De l'opéra Garnier à l'opéra Bastille, nous pénétrons en visiteurs privilégiés derrière le rideau de scène pour (re)découvrir l'envers et les enjeux artistiques de ces lieux mythiques. Ainsi plus de 1 000 personnes – artistes : danseurs, chanteurs; techniciens du spectacle, machinistes, tapissiers, couturières et costumiers... – contribuent à la production de plus de 400 représentations chaque saison. En plus des métiers proprement dits, le regard précise comment les équipes conservent et transmettent leur savoir-faire unique. On y redécouvre et comprend mieux le fonctionnement des services requis (y compris l'Académie intégrée et surtout l'école de danse dont sa directrice Elisabeth Platel élucide les objectifs vers l'excellence...).

Mi-enquête, mi-documentaire, le reportage dessiné comme « croqué sur le vif », rappellera aux anciens élèves méticuleux que nous étions, heureux de préparer par l'images dessinées et les textes compilés, nos chers exposés en classes, lus au tableau. Des entretiens avec quelques artistes médiatisés et encore en place alors (Dudamel, Aurélie Dupont, comme José Martinez...) apportent leurs « éclairages ». Les

textes brefs complètent aussi une présentation historique de deux lieux culturels qui fondent « l'exception culturelle française ». **Coup de cœur CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023.**



CRITIQUE LIVRE événement. DANS LES COULISSES DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS, un reportage de LAETITIA CÉNAC dessiné par LAURE FISSORE – PARUTION : 22 SEPTEMBRE 2023 / 22 x 28,5 cm – 224 pages / Prix indicatif : 32 € – ISBN : 978-2-7324-9039-7 – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023. Plus d'infos sur le site de

l'éditeur

:
<https://www.editionsdelamartinier.fr/livres/dans-les-couisses-de-lopera>

CRITIQUE CD événement. TAN DUN : Buddha Passion (Shanghai, juin 2019) 2 cd DECCA

Sur le site de Dunhuang – haut lieu patrimonial qui regroupe quantité de grottes bouddhiques, le compositeur sino américain TAN DUN (né en 1957, Changsha, Chine) a eu comme une révélation, à la fois spirituelle et identitaire ; en particulier dans la grotte de Mogao...

De cette expérience personnelle découle l'oratorio ou opéra spirituel « **BUDDHA PASSION** », partition réussie à tout point de vue sur le thème de la vie du prince Siddharta Gautama (héritier des Shakya, et qui vécut il y a ... 2500 ans, au VI^e siècle avant JC) ; l'ouvrage qui offre une saisissante évocation de sa trajectoire spirituelle, a été créé en 2018 au Dresden Festival par le Münchner Philharmoniker, opus commandé par différents orchestres et institutions : New York Philharmonic, Los Angeles Philharmonic, Melbourne Symphony Orchestra, Dresden Festival ...

La partition éblouissante exprime ce cheminement unique et singulier du **Prince Siddharta Shakyamuni** devenu par la seule force de l'esprit, le Bouddha le plus pur et exemplaire, celui qui a atteint l'Éveil ; de ses désirs terrestres à la conscience détachée, la figure de Bouddha reste un symbole majeur pour toute expérience humaine, avant d'être religieuse. **L'opéra de Tan Dun évoque ce parcours unique et bouleversant**, dans un langage accessible et très contrasté qui de fait, appelle une mise en scène. On s'étonne que l'œuvre n'ait pas encore été programmée en France, alors qu'elle est déjà créée à Londres [Royal festival Hall, 22 janv 2023], Hambourg, Amsterdam ; Paris est toujours en retard d'au moins 2 trains en matière de discernement musical et lyrique. Triste constante. On entend déjà les fins critiques la taxer de

kitsh, totalement étrangers à son sens comme à son déroulement qui relève du rite. Le présent enregistrement est une captation live réalisée au Concert Hall de Shanghai, le 20 juin 2019.

Allongé dans la grotte de Mogao, ornée, sculptée de motifs et d'images bouddhiques, le compositeur reste saisi par les thèmes célébrés par les représentations : la compassion, l'amour, la Nature. Inspiré par Dunhuang, Tan Dun ressent la nécessité d'exprimer orchestralement la plénitude éprouvée sur site tout en s'inspirant aussi des innombrables manuscrits comportant des partitions bouddhiques, aujourd'hui conservées aux quatre coins du monde dont la BNF à Paris.

Après 6 années de recherche et de composition, Tan Dun confirme ainsi une réelle aptitude au dramatisme musical, dans le sillon de la musique pour le film Tigres et Dragon (2000), ou pour son opéra The first Emperor (commande et création du Metropolitan Opera, 2006). La veine opératique s'est même enrichie, affinée théâtralement, tout en conservant une grande séduction sonore ; le compositeur chinois livre son opéra (en 6 actes), dont le but exprime le partage des thèmes de Buddha : l'amour et la fraternité, la compassion, l'entente et l'aide, la compréhension de l'autre.

Mettre en musique l'expérience des grottes peintes de Dunghuang... BUDDHA PASSION, l'oratorio choc de TAN DUN

On retient en particulier son étonnante maîtrise des masses (chœurs et orchestres dans **le final du III**, apothéose très dramatique soulignant le sacrifice du Cerf au 9 couleurs),

écho ou plutôt contrepartie du final de l'acte VI, à l'inverse, évanescent, mais tout aussi puissant, dans l'évocation du Nirvana et de l'émergence de Bouddha. Il en résulte un cycle musical très lyrique, jouant des textures éthérées des cordes ; privilégiant souvent des glissandi sinisant, expression quasi concrète des points de bascule où l'esprit prend conscience de son propre cheminement spirituel, vers l'Éveil : « Quand je serai éveillé, je serai à nouveau ». Indices de la transformation vers l'être régénéré, Humain.

Dès le chœur d'ouverture sur la matière évanescence de l'orchestre, s'inscrit cette plongée dans la geste envoûtante et dramatique d'une partition qui affleure l'universalisme poétique et fraternel : Tan Dun prend soin d'utiliser et de mettre en musique les textes anciens, dont le premier et sa mélodie souple et sinueuse, évoquent en sanskrit, le miracle du bodhisattva de compassion, personnage idéal au bord de l'Eveil...

Le livret en chinois comporte aussi de nombreux autres textes en sanskrit dont plusieurs odes (à la compassion) ; de purs tableaux oniriques jalonnent le parcours de Siddharta (**le Cerf aux 9 couleurs** dont l'épopée héroïque et tragique immerge dans la légende dramatique, suscitant très à propos le sentiment de compassion final)...tout en soignant l'évocation de séquences fastueuses empruntées au folklore chinois impérial (ballet associant pipa et danseuses ouvrant l'acte III à la cour du Souverain)...

Chacun des 6 actes dévoilent une sensibilité dramatique indiscutable certainement liée à l'inspiration intense que le sujet a suscité dans la pensée du compositeur. Les moyens musicaux requis expriment de façon très juste, la transformation du Prince appelé à ce destin extraordinaire dont l'orchestre révèle peu à peu la dimension spirituelle, poétique, surnaturelle, jusqu'à l'évocation du Nirvana, entre extase et souffle du vaste océan de la conscience éclairée.

Parmi les meilleurs tableaux, d'une partition fleuve captivante, se distingue le chant de souffrance et de compassion cependant, du **cerf blessé à l'agonie** (scène 9 cd1), chanté par un soprano féminin, dans un récit lamento des plus poignants : prière sans équivoque dénonçant la souffrance animale et qui pointe sans ambiguïté tous ceux déloyaux et traîtres, « teintés d'égoïsme et de cupidité » ; une



scène intense et tragique suivie par le chœur qui entonne le karma de la compassion où par sa voix collective, le cerf assassiné demande Buddha et les vertus de son enseignement : prière et louange, générosité et partage, harmonie et respect (scène 10, fin de l'acte II). La séquence n'est pas sans approcher le recueillement introspectif de son contemporain Arvo Pärt, inspiré par le même thème (« The Deer's cry »).

Deux compositeurs habités par la recherche du sens et que taraude la question du spirituel dans l'art.

Au cœur de l'acte V (qui réussit une mise en musique du Sutra du Cœur), chaque passage d'un état de conscience à l'autre, est finement évoqué : le fabuleux duo entre la chanteuse **Nina** et le moine ménestrel **Kongxian** (et sa voix sépulcrale, dans l'infrabasse) auquel succède la sublime prière de Nina en son adieu, bouleversant gémissement d'un cœur ouvert (comme en transe hypnotique) sur les cordes et les cuivres aux rebonds melliflus... (cf la vidéo ci dessous accessible actuellement sur youtube).



La puissance du chant est d'autant plus prenante qu'elle inscrit au coeur même de l'opéra-oratorio, l'expérience spirituelle vécue par Tan Dun à Danghuang, face aux mystères bouleversants des grottes peintes bouddhiques, des statues de Buddha qui y reposent toujours pour l'élévation du visiteur.

Opéra des plus saisissants, de surcroît sur un sujet hautement spirituel et moral. CLIC de CLASSIQUENEWS Automne 2023.

PLUS D'INFOS sur TAN DUN : visiter son site officiel :

<https://www.wisemusicclassical.com/catalogue/works/?composer=%5B%22Tan+Dun%22%5D&category=%5B%220pera+and+Music+Theatre%22%5D&yearComposed=%5B0,2024%5D>

VIDÉO ressources :

Youtube : BUDDHA PASSION

https://www.youtube.com/results?search_query=buddha+passion+tan+dun

Buddha Passion -The hearts Sutra □Tan Dun (composer), Shanghai Symphony Orchestra. 29.7.2020 – Actes IV, V et VI

<https://www.youtube.com/watch?v=KuAZ0vEhQ0M>

et aussi :

COMPOSING MYSELF : TAN DUN

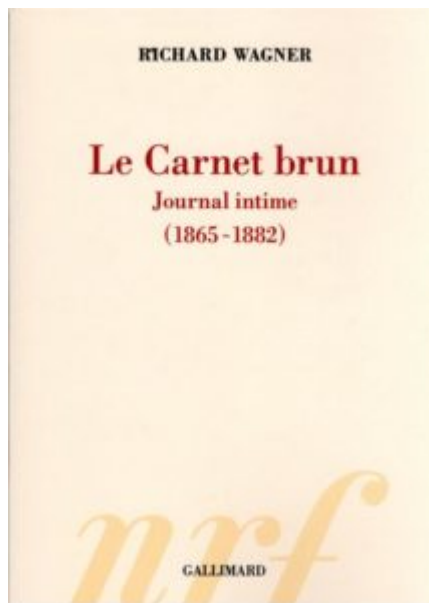
Tan Dun: “Nu Shu: The Secret Songs of Women, Symphony for Harp, Microfilms, and Orchestra”

**CRITIQUE LIVRE événement.
RICHARD WAGNER : Le Carnet
Brun – Journal intime (1865 –
1882) – Gallimard**

Pour transformer le monde grâce à l'art, à quoi donc pensait l'apôtre Wagner ? Quels sujets l'occupaient particulièrement ? De 1865 à 1882, Richard Wagner (1813 – 1882) écrit ses impressions sur quantité de sujets liés à son quotidien. La période est d'autant plus riche qu'elle correspond à la maturité, de la création de Tristan en 1865 à Parsifal en 1882, année de sa mort...

Au départ Cosima l'amante éperdue offre un carnet en cuir brun (avec reliure agrémentée de pierreries) à celui qu'elle adore mais auquel elle doit renoncer sur l'ordre de son père Franz Liszt, car c'est une femme mariée, l'épouse du chef Hans Von Bülow. Dans ce carnet de déploration (conservé au Musée de Bayreuth), l'amant couche d'abord son désespoir, puis après que Cosima ait divorcé de Bulow, qu'elle se soit mariée avec Richard, ce dernier poursuit dans son cahier, une rédaction régulière, constituant ce qui est devenu un journal intime ... A partir de 1868 quand le couple qu'il forme à présent avec Cosima s'établit à Tribschen, Wagner confesse ainsi ses pensées personnelles pendant presque 15 années, et au cours de ses nombreux déplacements à Vienne, Genève, Munich, en France et en Italie.

Première traduction française du Carnet Brun Dans l'intimité de Wagner



Y consignant des esquisses multiples, l'amorce de projets musicaux et poétiques souvent de première importance : poèmes, sujets, notes et réflexions d'un penseur de l'art, toujours curieux, exigeant, en quête. C'est le miroir d'un créateur unique, d'un génie, artisan du théâtre total ; chant, théâtre, musique sont abordés sans filtre, pour lui-même... on y relève des annotations sur ses relations avec son principal mécène : financeur de tous ses opéras à compter de Tristan und

Isolde (1865), Louis II de Bavière, le cousin de Sissi et que Richard appelle son « Parsifal » ; ses opinions sur le chant et les « bons chanteurs » (dont surtout le Helden tenor, créateur de Tristan, Ludwig Schnorr) ; les faits d'actualité, la politique, les sciences, sur les compositeurs dont Beethoven... Quantités de projets ou de premières versions sont ainsi dévoilés : au départ Parsifal dans l'opéra qui porte son nom devait rencontrer Tristan ... pour en somme un tableau de chevaliers en recherche d'idéal.

Tout génie a un orgueil démultiplié à tort ou à raison : dans le cas de Wagner, il est décuplé car l'auteur du Ring se nomme « l'esprit allemand », conscient comme peu de sa propre germanité ; obsédé par le destin des héros germaniques par excellence Siegfried et Tristan



Cosima, seule lectrice du journal de son époux, donne l'opus à sa fille Eva en 1908, laquelle en fait don aux archives de Bayreuth en 1931. Le texte n'est publié qu'en 1975 (en allemand). C'est la première édition française (traduit de l'allemand par Nicolas Crapanne), enrichie d'un dispositif critique (introduction,

notes, biographies des personnalités citées par Wagner dans

son texte...). Incontournable. CLIC de CLASSIQUENEWS

CRITIQUE LIVRE événement.« **Le Carnet brun / Journal intime, suivi du Portefeuille rouge** » (Das braune Buch / Die rote Brieftasche), de Richard Wagner. Traducteur : Nicolas Crapanne, avec Marie-Bernadette Fantin-Epstein, Eva Perrier et Solange Roubert, Jean-François Candoni (préface), éditions Gallimard, 384 pages – parution : mars 2023

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur Gallimard :
<https://www.librairie-gallimard.com/livre/9782072943331-le-carnet-brun-journal-intime-1865-1882-richard-wagner/>

CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, le 13 août 2023. MARTINU : the Greek Passion / La Passion grecque. Maxime Pascal / Simon Stone

Salzburg 2023 a eu le nez fin et la vision juste pour choisir d'exhumer ainsi l'ultime opéra de **Martinu** (création posthume à Zurich en 1961) : « **La Passion grecque** » (d'après le roman de Níkos Kazantzákis, fameux pour *Zorba le Grec*) est une rareté absolue dont l'acuité dramatique, les sujets, les thèmes sous jacents font écho à notre actualité migratoire (que le metteur en scène **Simon Stone** exploite habilement). Musicalement, les

Wiener Philharmoniker sous la direction de **Maxime Pascal**
s'avèrent percutants.

Les villageois de l'Attique profonde se préparent pour la Semaine Sainte : dirigés par le pope Grigoris, chacun doit tenir un rôle dans le Mystère de la Résurrection qui sera représenté ... mais des réfugiés guidés par le prêtre Fotis, se présentent chassés de Turquie ; le pope inflexible ordonne qu'on les chasse car ils pourraient transmettre le choléra !

A travers le personnage qu'il doit incarner, confronté à une situation dramatique et tragique, chacun se dévoile : la veuve Katerina qui joue Marie-Madeleine soignent les opprimés (somptueuse **Sara Jakubiak** douée d'une présence sensuelle intense), comme surtout Manolios (solaire et très engagé **Sebastian Kholhepp**) qui incarnant Jésus et secourant les migrants, sera tué par Panais (lequel velléitaire au début avait refusé de jouer Judas : **Julian Hubbard tout aussi crédible**). Saluons aussi l'impeccable Yannakos de **Charles Workman** (précis, articulé, très juste) ;

Sur scène, le Mystère se réalise au delà du prétexte initial. La force du drame de Martinu joue des registres simultanés, dans l'action : strates dramatiques qui renforcent et exacerbent puis libèrent aspirations et natures ; dans l'écriture musicale, chants orthodoxes, et motifs tchèques portés par une prosodie précise et souple. Le geste clair, affûté du chef français rétablit l'originalité et la violence du sujet comme les accents très subtils d'une musique nerveuse et contrastée. Les chœurs (des réfugiés et des villageois / Chœurs de l'Opéra de Vienne et Maîtrise du Festival) attisent la charge fraternelle et sociétale des situations.

On aurait imaginé exploitation plus évidente et générale du Manège des rochers, ses galeries à arcades si graphiques et suggestives : seul un niveau est utilisé pour les migrants

écartés, exilés, tenus à distance. Mais Simon Stone, maître des mouvement de foules, sait exprimer la complexité du sujet des migrants, particulièrement aigu aujourd'hui : l'inscription « refugees out », puis le sang maculant le sol en fin d'action en disent assez sur la tragédie contemporaine qui est loin de s'amenuiser. L'approche intelligente, épurée, débarrassée des fatras confus habituels sert idéalement la justesse du sujet. De quoi réhabiliter une partition méconnue de Martinu. Mémorable.



CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, Felsenreitschule (Manège des rochers), le 18 août 2023. MARTINU : *La Passion grecque*. Maxime Pascal, direction / Simon Stone, mise en scène.

Opéra en 4 actes (création 1961)

Libretto de Bohuslav Martinů d'après le Roman « La Passion du Christ » de Nikos Kazantzakis / Crédit photo : SF/Monika Rittershaus – à l'affiche du Festival de Salzbourg 2023 du 13 au 27 août 2023 : dernière, le 27 août 2023 – **PLUS D'INFOS**, teaser sur le site du Festival de Salzbourg 2023 : <https://www.salzburgerfestspiele.at/p/the-greek-passion-2023>

CRITIQUE CD événement. JEAN-MARIE LECLAIR (1697 – 1764) : Quatrième Livre de Sonates, opus 9 (1743), vol.1 (Sonates III, VI, VIII, X) – Hélène Schmitt, violon / 1 cd Aeolus.

Dès le premier Allegro de la Sonate VI qui ouvre ce formidable recueil Leclair, le geste libre à l'argumentation virtuose, au verbe éloquent affirme ce qui distingue le compositeur français de

**tout autre : sa formidable imagination,
sa sensibilité poétique aussi (laquelle
s'insinue avec une grâce flexible,
d'essence chorégraphique, en particulier
dans le court Adagio, puis dans la
badinerie courtisane de la Gavotte
(« Tempo Gavotta »), qui suit.**

D'ailleurs, l'esprit de la danse qui électrise chaque séquence, s'infiltré partout, avec une régularité structurante, comme une respiration magistrale qui confère l'unité organique : « *Giga* » à la fois vive et nerveuse, et toujours d'une rondeur féline, qui conclue les Sonates VI et X ; *Allemanda*, lumineuse, mesurée, volubile de la X ; profondeur bouleversante, languissante de la *Sarabande* de la Sonate III, de surcroît jouée avec une pudeur mystérieuse ; quel contraste avec la finesse si fluide elle aussi du *Tambourin* (Presto) d'un esprit... ramélien !

**Sonates de Leclair
Funambule et virtuose,
le violon enchanteur d'Hélène Schmitt**



Hélène Schmitt qui joue un violon Michele Deconetti (Venise 1764), réussit un tour de force autant sur le plan technique qu'expressif ; la caractérisation millimétrée de chaque séquence, son énergie, la clarté contrapuntique, l'élégance dans l'énoncé et le développement mélodique, la vitalité rythmique offrent une relecture vivante et nuancée des mondes sonores de Leclair.

Le violoniste et compositeur, comète inclassable à son époque, se dévoile dans toute la disparité de sa créativité entre les style français et italien. La subtilité intérieure de **la formidable Chaconne (« tempo di caccona »), conclusion de la VIII**, montre à quel point Leclair sait son Lully mais revivifié et filtré sous les feux d'un tempérament personnel, puissamment éclectique, d'une gravité poétique qui touche et enchante. La violoniste exprime toute la gravité et la nostalgie sous le masque d'une



chatoyance séductrice. Ce jeu maîtrisé des plans sonores montre à quel point la Musicienne sait **Leclair** jusqu'au bout des doigts et dans les détails (pour ceux parvenus) de sa vie fugace et fragmentaire voire déjà « romantique » (il meurt assassiné à Paris dans la nuit du 22 au 23 octobre 1764). L'interprète travaille actuellement à un texte biographique et fictionnel dont l'écriture inspire aussi ce programme marquant, dans ses ambiances, son caractère, ses flux sonores, ses textures troubles et chamarrés. Tout précise en filigrane un portrait fidèle de Leclair, ce génie de la fluidité, de l'élégance, contraire de son rival, le violoniste piémontais Jean-Pierre Guignon (mort 10 ans après lui), versé dans l'éclat et le tapage, plutôt que la subtilité souveraine. Et tous deux nommés « Premier sinfoniste du Roy (Louis XV) en 1734... !



Le sens des phrasés, l'attention à toutes les nuances d'un discours de l'âme qui sous tend chaque mesure, se libèrent dans une virtuosité fine et élégante qui sonne libre, improvisée. Cette ultime séquence (« ciaccona » de la Sonate VIII) montre combien Hélène Schmitt connaît son

sujet dont elle fait un charme intime et personnel ; c'est un violon enchanteur et vibrant, funambule poétique et aussi fluide narrateur, d'une verve intarissable. Le halo velouté de ses partenaires **François Guerrier** (clavecin), **Francisco**

Mañalich (viole de gambe) et **Jonathan Pesek** (violoncelle baroque, dans la VIII^e justement) renforce cette agilité vaporeuse toute de nuances et de suggestivité. Cette « tentation de l'ombre » qui affleure aussi dans la vie même et les choix d'un Leclair prêt à renoncer (cf sa rupture assumée de sa charge au service du Roy, fin 1736). C'est après son séjour en Hollande à la Cour de la princesse d'Orange qu'il publie en 1743 à Paris, son **Quatrième Livre**, « testament », l'opus 9 (dédié justement à Anne de Hanovre, fille de George II, qui fut aussi la mécène de Haendel). 3 ans plus tard, Leclair, installé à Paris, fait créer son unique opéra (Scylla et Glaucus) puis rejoint le service du Duc de Gramont auquel il avait donné des leçons de violon 20 ans auparavant...)

Le présent enregistrement donne matière et chair à Leclair, créateur contemporain de Rameau et son égal en bien des points. **Hélène Schmitt** nous en offre un témoignage direct et intense. L'expressivité affûtée, l'élégance permanente du son offrent un Leclair remarquable, solaire à la Corelli, et d'une agilité proche de Locatelli (écouté en Hollande), déjà *paganinienne*. Jusqu'au dernier accord (de la même Sonate VIII^e), portée par une fulgurance fauve, l'esprit de la bambochade, en une touche légère et vive, cite la transparence miroitante de Watteau... ou de Chardin (en couverture), ses couleurs aussi profondes que discrètes.

Voilà qui inscrit ce premier recueil dédié au Livre 4 des Sonates « à Violon Seul avec la Basse Continue opus 9 », comme une somptueuse célébration du plus grand violoniste français du XVIII^e. Ce premier volume éblouissant par la justesse poétique et technique de l'approche appelle évidemment une suite !

CRITIQUE CD événement. JEAN-MARIE LECLAIR (1697 – 1764) :
Quatrième Livre de Sonates, opus 9 (1743),
vol.1 (Sonates III, VI, VIII, X) – **Hélène**
Schmitt, violon / François Guerrier
(clavecin), Francisco Mañalich (viole de
gambe) et Jonathan Pesek (violoncelle
baroque) – 1 cd Aeolus – enregistré en
sept 2017 / juin 2018- **CLIC de**
CLASSIQUENEWS Automne 2023.



approfondir

LIRE aussi notre **annonce du cd événement LECLAIR** : Sonates du
Livre 4 / Hélène Schmitt :
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-jean-marie-leclair-quatrieme-livre-de-sonates-opus-9-vol-1-helene-schmitt-violon-1-cd-aeolus/>

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec Hélène Schmitt** à propos de son
nouveau CD : Sonates pour violon seul de LECLAIR (Livre 4,
opus 9)... :

[ENTRETIEN avec Hélène SCHMITT, à propos de son nouveau CD
\(4ème Livre des Sonates de JEAN-MARIE LECLAIR\)](#)

CRITIQUE, opéra. PESARO, le 19 août 2023. ROSSINI : *Adelaide di Borgogna*. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan... Arnaud Bernard

Créé à Rome en déc 1827, *Adelaide di Borgogna* ne mérite pas le désintérêt persistant qui l'entâche toujours. Sur fond historique (l'Italie médiévale du Xè), Rossini expéditif mais virtuose, s'y révèle maître du bel canto le plus fin comme le plus enjoué, pétillant et subtil à souhait (l'air d'Adelaide du II reprend le « *Cessa di piu resistere* » du comte Almaviva du Barbier de Séville de 1816). Contre les intrigues de Berengario, Adelaide (veuve de roi Lotario) sollicite l'aide des Germains dont le roi Othon entend rétablir l'ex empire de Charlemagne. En fin d'action, Othon et Adelaide convolent et se marient, faisant de l'ambitieux Berengario, un vassal inféodé.

Nouvelle production d'Adelaide di Borgogna à Pesaro



Evoquant cette Italie politiquement en restructuration, le metteur en scène **Arnaud Bernard** résoud le problème des nombreux sites et lieux de l'intrigue par le truchement d'une troupe de comédiens qui répètent l'histoire d'Adelaide de Bourgogne. A vue, les coulisses où techniciens et acteurs se croisent et se passent les accessoires selon le besoin de chaque situation. Tout est dévoilé aux spectateurs qui

savourent tel ou tel signe critique vis à vis de la grande famille théâtrale. On reste relativement séduit par le charme de cette activité, apparemment confuse et virevoltante, mais honnêtement réglée car elle sert toujours l'action.

Le metteur en scène se joue de la double action : action lyrique rossinienne et aussi interaction entre les chanteurs comédiens dont on devine que tel entretient une relation avec telle autre, et vice versa. D'ailleurs au jeu des identités croisées et de la confusion des genres, Adelaide achève l'action de fait par son mariage, mais un mariage à la Sapho, puisque le roi Otton n'est autre qu'une actrice déguisée, qui déploie sa scandaleuse chevelure à la fin, avant de s'enfuir avec la nouvelle « reine des Germains », à la barbe de tous.



Olga Peretyatko fait une Adelaide de charme, convaincante et surtout amusée qui se joue elle aussi du double rôle : jouer et son personnage et l'interprète qui l'incarne, prête à recueillir toute indication utile du metteur en scène. Le jeu vocal se dépouille à mesure de l'action, trouvant une justesse nouvelle ; ce avec d'autant plus de relief que son partenaire (et complice politique), Ottone brille de la même sincérité et agilité grâce à l'élégance de la mezzo **Varduhi Abrahamyan** à laquelle le souci de l'économie et d'un jeu de plus en plus épuré, profite de bout en bout. Des « méchants », souhaitant soumettre Adelaide, les deux chanteurs, le fils (**René Barbera** / Adalberto) et le père (**Riccardo Fassi** / Berengario) tirent aussi leur épingle par une agilité jamais appuyée. Du Rossini allégé, piquant, et même mordant, comme nous l'attendions.

Au diapason de tempéraments aussi vivaces, le chef, les chœurs et l'orchestre (le **National de la RAI**, partenaire familial du Festival) nous servent un théâtre Rossinien des plus fins. Musicalement fluide et virtuose. Dramatiquement piquant dans ses équivoques idéalement réglées. Nouvelle production pleinement convaincante à inscrire parmi les réussites du « ROF » / Rossini Opera Festival. Saluons à la direction le tempérament et la maîtrise d'**Enrico Lombardi**, assistant du chef Francesco Lanzillota, empêché au soir de la première.

CRITIQUE, opéra. PESARO, Vittrifrigio Arena, le 16 août 2023.
ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan... Arnaud Bernard (Nouvelle production) / Photos : Amati-Bacciardi

Mise en scène

Arnaud Bernard

Ottone : Varduhi Abrahamyan

Adelaide : Olga Peretyako

Berengario : Riccardo Fassi

Adelberto : René Barbera

Eurice : Paola Leoci

Iroldo : Valery Makarov

Ernesto : Antonio Mandrillo

Chœur du Teatro Ventidio Basso

Orchestre symphonique national de la RAI

Direction musicale : Enrico Lombardi

A l'affiche du ROF 2023, les 13, 16, 19, 22 août 2023

PLUS D'INFOS sur le site du **ROF Rossini Opera Festival /**
Festival ROSSINI de PESARO 2023 :

<https://www.rossinioperafestival.it/archivio/anno-2023/>

Approfondir : le ROF 2024

Le 45ème ROF aura lieu à Pesaro du 7 au 23 août 2024 alors que la ville natale de Rossini sera capitale de la culture. Pas moins de **5 productions d'opéras** y seront présentées et mises en scène : en ouverture, une nouvelle production de Bianca e Falliero



(absent in loco depuis 2005), dirigée
par Roberto Abbado (Jean-Louis Grinda, mise en scène) ;
suivront une nouvelle production d'Ermione (Michelle Mariotti,
direction / Johannes Erath, mise en scène, non présentée
depuis 2008) ; ainsi que 2 reprises : *L'equivoco stravagante*,
créé au ROF en 2019 (Moshe Leiser et Patrice Caurier, mise en
scène / Michele Spotti, direction), *Il barbiere di Siviglia*,
créé au ROF en 2018 (Pier Luigi Pizzi, mise en scène / Lorenzo
Passerini, direction). Enfin le ROF 2024 présente en deux
dates, *Il viaggio a Reims* pour célébrer le 40ème anniversaire
de sa recreation moderne à Pesaro en... 1984 (jeunes élèves de
l'Accademia Rossiniana / Alberto Zedda, direction).

STREAMING, opéra. ARTE, PUCCINI : TOSCA (Vérone, 2023). Sonya Yoncheva

**Tosca de luxe pour le centenaire
des Arènes de Vérone...** Les Arènes
de Vérone, comme le Théâtre
Antique d'Orange en France,
constituent l'une des scènes
d'opéra les plus spectaculaires
au monde. Depuis 1913,



l'amphithéâtre romain accueille les représentations lyriques
dans le cadre du Festival de Vérone, lequel fête son
centenaire en 2023.

« **Tosca** » de Giacomo Puccini, d'après la pièce de Victorien Sardou, marque cette édition spéciale dans cette production anniversaire où brille le métal lyrique et tragique de la soprano bulgare **Sonya Yoncheva**, au timbre de velours, dans le rôle-titre. La soprano incarne la cantatrice éprise du peintre Mario Cavaradosi à l'époque où Bonaparte incarne un modèle politique pour tous les républicains, épris de liberté... mais à Rome règne le régime autoritaire du redoutable Baron Scarpia, préfet de la police de Rome qui entend bien dompter les deux amants trop impudents. La torture et la mort sont leur destin... Puccini y excelle dans la peinture des passions humaines ; et le compositeur ajoute propre à son art, le dessin grandiose des paysages romains. La ville et ses alentours oniriques y expriment aussi la grandeur des deux âmes brisées. Sonya Yoncheva reprend à Vérone (5 – 10 août 2023) l'un de ses rôles fétiches (prise de rôle au Met de New York lors de la saison 2017 / 2018), avant de l'incarner ensuite au Gstaad Menuhin Festival puis à Baden-Baden, avant en septembre une tournée au Japon...

VOIR en REPLAY jusqu'au 12 nov 2023 :

<https://www.arte.tv/fr/videos/115586-000-A/tosca-de-giacomo-puccini-avec-sonya-yoncheva/>



Distribution

Sonya Yoncheva (Floria Tosca)

Carlo Bosi (Spoleta)

Giulio Mastrototaro (Il sagrestano)

Giorgi Manoshvili (Cesare Angelotti)

Roman Burdenko (Il Barone Scarpia)

Vittorio Grigòlo (Mario Caravadossi)

Coro e Orchestra dell'Arena di Verona
Francesco Ivan Ciampa, direction
Scénographie, mise en scène : Hugo de Ana

Plus d'infos sur le site de Sonya Yoncheva :
<https://sonyayoncheva.com/news/sonya-yoncheva-returns-to-arena-di-verona-as-tosca/>

Photos : portrait © Javier del Real / Grand format (DR)

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 3 août 2023. WAGNER : Tristan und Isolde. C Foster, Eiche, Sigurdarson, Zeppenfeld... Markus Poschner / Roland Schwab

Autant dire que la gloire posthume de Bayreuth n'est pas hélas une légende... gloire perdue pour combien de temps ? Pourtant après tant de déceptions répétées, de mises en scènes confuses d'édition en édition, voici un Tristan inespéré qui sauve la mise, d'autant plus cette année de déroutes manifestes dans le choix des mises en scènes plus confuses que les précédentes (cf [le Ring actuel désastreux de Valentin Schwarz](#))

Le prestige du festival wagnérien sur la colline verte à sérieusement décliné sur le plan et scénographique et sur le plan musicale [vocal comme orchestral, ce qui est plus

inquiétant] et c'est à présent loin du lieu historique pourtant légitime qu'il faut aller chercher et trouver les propositions les plus intéressantes s'agissant du théâtre wagnérien. Voyez ainsi [le cycle dirigé par Kent Nagano œuvrant pour un Wagner enfin dépoussiéré historiquement informé](#), réalisé depuis mars 2023, repris cet été pour un tournez événement qui malheureusement ne passera pas en France étonnant me lacune si l'on dénombre les multiples associations Wagner et les partisans dans l'Hexagone. De même il reste étonnant que ce cule Wagner régénère ne passe pas par l'opéra de Leipzig, la ville natale du grand Richard.

Tristan étoilé, onirique de Roland Schwab

Rare réussite à Bayreuth 2023

Voici donc l'une des dernières propositions à Bayreuth ce Tristan sans fatras scénographique détourné ni relecture décalée parasitée par une surenchère d'effets vidéos. Rien de tel dans ce Tristan dont le mérite est dans l'absence de relecture théâtrale et absconde justement.

Le metteur en scène **Roland Schwab**, déjà vu l'année dernière, confirme d'évidentes qualités ; il ajoute seulement au livret de Wagner un couple dont on suit l'avancée en âge, de jeunes enfants attendris le temps du prélude, devenus vieillards tout aussi aimants à la fin... Une célébration des amours long terme sans histoires, un peu lisse... Exit toute idée d'urgence passionnelle, de tourments du désir fusionnel, de trahison, d'hypnose magnétique enchaînant 2 êtres... mais le vertige se produit dans cette fusion bien calibrée de la vidéo et de la direction d'acteurs, sobre, équilibrée, qui exprime l'opéra de Wagner pour ce qu'il est : moins action et intrigue ... que réflexion et interrogation sur le mystère amoureux.

Partisan et même pèlerin de l'infini de l'amour, Schwab dépouille action et décor, sculpte les corps dans un clair obscur savant, plutôt esthétique où les amants maudits s'enlisent sur les planches et n'aspirent qu'à rejoindre le monde supérieur, aussi convoité qu'inatteignable. Les vertiges du désir, cette force irrépessibles qui les porte et les dépasse totalement, structure l'écoulement de l'action.

La vidéo ajoute l'évocation d'un bateau, d'un jardin, de ruines en grands tableaux oniriques plutôt réussis... Le dispositif opère comme une sublimation des deux héros entièrement voués à l'amour jusqu'à leur évaporation céleste [au III Tristan blessé, envoûté s'abandonne sur un lit d'étoiles...]. Ainsi se réalise ces vertiges terrestres hors réalité, ces élans permanents, éreintants pour extraire ces corps du monde réel ; vers l'au-delà du désir. L'amour s'il ne peut se résoudre que dans la mort (selon Wagner) est aussi, avant tout ultime accomplissement, puissance de transcendance : voilà ce que dit la musique et que s'attache à révéler et représenter la production de Roland Schwab.

Avouons qu'ici les effets et truchements visuels sont justement dosés afin qu'ils ne polluent pas l'activité ni le sens de la musique.

Ce Tristan sait cultiver la gradation des effets scéniques et atteint une réussite aussi convaincante que [la version d'Olivier Py \[vue, si appréciée il y a quelques années à Angers Nantes Opéra – en 2009-](#), du temps de sa splendeur artistique conçue avec quelle intuition par Jean-Paul Davois].

À Bayreuth, Schwab prolongerait même de Py cette progression esthétique envoûtante qu'avait permis la machinerie du Français, si éblouissante par ses traversées symboliques, d'une conscience à l'autre, d'un vertige à l'autre, d'une extase à l'autre. Chez Schwab, le lac central sur le plateau terrestre, reflétant à l'envi les effets des ciels constamment changeants au dessus, inscrit l'action dans le cycle onirique d'un temps infini, naturel, au delà de toute humanité ; le

destin des amants finit par se fondre totalement à la présence allégoriques des éléments. En Tristan et Isolde, Schwab voit deux corps de désir, matière inflammable, consciences révélées aux métamorphoses infinies.

.
Sous la direction attentive et détaillée du chef **Markus Poschner**, la distribution déploie ses indiscutables arguments. Du Melot somptueux d'**Olafur Sigurdarson** (qui chante aussi ici même Albérich dans le Ring), au jeune pâtre de **Jorge Rodriguez-Norton**...

Tout autant indiscutables, saluons les familiers [à Bayreuth] et très aguerris, donc convaincants **Georg Zeppenfeld** et **Christa Mayer** aussi solides et nuancés l'un que l'autre : Marke et Brangäne. Même admiration pour **Markus Eiche**, luxueux Kurwenal, aussi diseur que dramatique.

Flamboyante et ardente, habitée et somptueuse, **Catherine Forster** enchaîne ainsi les succès alliant durabilité et expressivité ; après [sa BRÜNNHILDE ici même](#), son ISOLDE est tout aussi travaillée, incarnée (identique à sa prise de rôle en 2022) avec une épaisseur admirable que son partenaire aussi exposé, **Clay Hilley**, en Tristan, ne parvient cependant pas à égaler... Dommage. Lui est le seul maillon faible d'un Tristan plus que convaincant : poétique ; inscrit dans les étoiles.

Mais déjà un nouveau Tristan est annoncé en 2024. Ainsi se succèdent et s'oublient les productions lyriques fussent-elles pour certaines plus méritantes que les autres. Et la fonctionnement écologique dans tout cela ? Souhaitons revoir cette production en France pour le plus grand plaisir des wagnériens comme de tous les amateurs opéras (au moins les décors seront « rentabilisés » / à Bayreuth, la présente production n'aura été jouée que 4 fois en 2022 puis 2023 – dernière le 13 août 2023).

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH 2023. Festspielhaus, le 3 août 2023.
Richard WAGNER : Tristan und ISOLDE [1865], opéra en 3 ACTES,
MUSIQUE et LIVRET du livret du compositeur. Mise en scène :
Roland Schwab. Vidéo : Luis August Krawen. Photos © Enrico
Nawrath

Avec :
Clay Hilley, ténor (Tristan) ;
Catherine Foster, soprano (Isolde) ;
Georg Zeppenfeld, basse (le Roi Marke) ;
Markus Eiche, baryton (Kurwenal) ;
Christa Mayer, mezzo-soprano (Brangäne) ;
Ólafur Sigurdarson, basse (Melot) ;
Jorge Rodríguez-Norton, ténor (un Berger) ;
Raimund Nolte, baryton-basse (un Timonier) ;
Siyabonga Maqungo, ténor (un jeune Matelot)

Chœur du Festival de Bayreuth
(Chef de chœur : Eberhard Friedrich)
Orchestre du Festival de Bayreuth
Markus POSCHNER, direction

**CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le
27 juil 2023. WAGNER : La
Walkyrie. Klaus Florian Vogt,
Elisabeth Teige, Catherine
Foster, Georg Zeppenfeld... V.
Swhwarz / P. Inkinen**

Bayreuth 2023 nous inflige une Tétralogie confuse, surornementée selon les fantasmes et les désirs du metteur en scène Valentin Schwarz, qui visiblement aime à complexifier la trame élaborée par Wagner. La cohérence vocale de cette Walkyrie, n'efface pas les errements agaçants de l'action scénique ainsi réalisée, et dans des costumes aussi divers que la vision est éparpillée comme étrangère à toute clarté.

Ici, sans explications préalables, Sieglinde, épouse malheureuse de Hunding, s'abandonne à son frère Siegmund, mais étrangement rejette l'enfant né de leur union ; là les Walkyries, toutes boursouflées et le visage bandé, en victimes postopératoires, attendent dans une centre de chirurgie esthétique.

Un trio vocal solide sauve une Walkyrie gâchée par la mise en scène et la direction musicale

Même la fameuse scène entre Wotan et sa femme Fricka, où l'épouse trahie somme le Dieu de respecter les lois qu'il a édictées, y compris à l'égard de sa fille Walkyrie en un tableau qui tient à la fois de la tragédie conjugale et de la vindicte matriarcale. Rien de très claire pourtant sur la scène : la réalisation est trop confuse pour mesurer l'enjeu véritable de la séquence.

Heureusement les chanteurs nous régaler autrement : au lumineux et tendre voire bouleversant Siegmund de **Klaus Florian Vogt** – totalement convaincant, répond la fabuleuse et enivrée **Elisabeth Teige** (qui succède ici même à l'autre norvégienne remarquée Lise Davidsen). Le Hunding de **Georg Zeppenfeld** apporte une profondeur humaine, plus raffinée qu'ordinaire, quand les chanteurs restent souvent brutaux voire tendus dans un rôle certes assez terrifiant (Hunding l'époux accueillant mais trahi, finit par tuer Siegmund). Ce trio exemplaire et réellement captivant, fera vite oubliée les Walkyries hurleuses de la fameuse chevauchée (Simone Schröder, Kelly God, Daniela Kehler...). Voilà qui souligne davantage l'éclairage chambriste et psychologique de La Walkyrie que d'aucun, à cause justement des Walkyries, cantonne à un opéra à décibels... Plus instable, le Wotan peu nuancé et vocalement inabouti de Tomasz Konieczny ; comme la Fricka de Christa Mayer qui cependant se bonifie en cours de soirée.

Dans le rôle titre, la Walkyrie (bientôt Brünnhilde) de **Catherine Foster** a l'ampleur vocale, le tempérament dramatique, l'assiduité surtout d'un rôle écrasant et

bouleversant ; autant dire que familière du personnage pour l'avoir assumé déjà dans la précédente Tétralogie (de Hans Castorf), la soprano wagnérienne déploie une maîtrise indiscutable et une réelle compréhension du rôle, surtout dans le dernier acte, dans ses adieux déchirants avec Wotan...

Las, la direction de **Pietari Inkinen** se fera vite oubliée, préférant la surenchère sonore à la finesse d'une orchestration pourtant somptueuse et détaillée. Son Wagner sonne comme dans la chevauchée précitée, ampoulé, rien que monolithique. Quel dommage. Bayreuth décline d'année en année dans des productions bancales où règne la confusion décomplexée des soit disant « metteurs en scène ».





CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld... V. Swwarz / P. Inkinen

Plus d'infos sur le site du Festival de Bayreuth 2023 /
Bayreuth Festspiele :
<https://www.bayreuther-festspiele.de/programm/auffuehrungen/die-walkuere/>

Grande photo : Catherine Foster (La Walkyrie / Brunnehilde) (© Enrico Nawrath / Bayreuther Festspiele